

Faut-il hair ou adorer la corrida ?

PAR PATRICE DE MERITENS - 04/05/2009

« De la torture, du business et du sang ! », s'exclame **Christian Laborde**.

« De l'esthétique, du romantisme et de l'accomplissement de soi », lui répond **Simon Casas**.

Le Figaro Magazine- Pourquoi tant de rage contre la tauromachie dans cet ouvrage écrit à la kalachnikov: «Corrida, basta!»?

Christian Laborde-Parce que le pamphlet se caractérise par l'outrance, que je me place dans une tradition bien française allant de Léon Bloy à Jean-Edern Hallier, et que cette violence est d'abord un cri d'indignation. J'aime la grâce, la légèreté, la poésie, la solitude, tout le contraire de la corrida, qui se résume à de la foule et des cris. La grâce, c'est la danseuse Marie-Claude Pietragalla - qui est d'ailleurs anti-corrida. J'aime l'authenticité d'un duel sur le ring entre Mohammed Ali et George Foreman sous les yeux de Norman Mailer. La corrida, elle, n'est que la mise à mort d'une victime désignée. Au terme de son supplice, la bête agonise sous les yeux ravis d'un public qui hurle et applaudit, alors que la mort se doit d'être intime.

Simon Casas-Intime, dites-vous ? Songez à Antonin Artaud, qui observait que notre société avait à se lamenter de cacher ses cimetières. Peut-être la vraie violence est-elle dans ce refus d'affronter ce qu'il y a de plus cruel et de plus transcendant dans notre destin. Vous évoquez Pietragalla, je répondrai avec Nouriev qui, lui, aimait la corrida. Ne nous opposons donc pas sur des références célèbres, il y en aura autant dans mon patrimoine que dans le vôtre. Si la corrida était ce spectacle de cruauté absolue, sans autre objectif que celui que vous annoncez, je ne l'aimerais pas. Si elle faisait de moi un être inculte, abruti, sadique, je n'aurais jamais été torero. La corrida est un art, la rencontre de l'humain et de l'animal dans une magie que la société ne saurait organiser, un phénomène de transfert, au sens psychanalytique du terme, où je gagne de la bestialité et où la bête gagne de l'humain.

Christian Laborde-Sous votre emphase demeure la réalité : la corrida n'est ni une psychanalyse ni un art. Scorsese ajoute de la vie à ma vie avec ses films. Nougaro m'offre sa poésie par ses chansons. Van Gogh, ses visions, grâce à ses toiles. Dans la corrida, je ne vois pas d'œuvre, et encore moins d'activité de l'esprit. Peut-être un certain narcissisme de postures de la part du torero. Mais de la mort exhibée, je n'apprendrai rien. Sans aucun intérêt métaphysique, la corrida n'enseigne rien sur le mystère. Elle me place uniquement face à la souffrance d'une bête.

Simon Casas-Si la corrida n'est pas pour vous un art, reconnaissez au moins qu'elle en est un support sublime : Picasso, Goya, grands interprètes de la culture et de l'humanité, s'en sont inspirés. Choisir ce sujet serait-il anecdotique ? Pour moi, lorsque je me retrouve face au taureau dans l'arène - et ici je me fais le porte-parole de tous les toreros -, je ne suis animé que par le souci de beauté. A deux niveaux, dans ma production gestuelle...

Christian Laborde- Oui. Du narcissisme !

Simon Casas-Et pourquoi pas ? Production esthétique, donc. Mais aussi engagement de l'humain. La bête n'est pas là pour que je la détruise, mais parce qu'elle apporte un média à l'humain que je suis. Un instrument que je ne possède pas. L'animal est respecté dans l'arène par les aficionados, aussi, de grâce, ne vous transformez pas en censeur en nous montrant du doigt. Je ne vous reproche rien, quant à moi. La pensée est libre par définition et mon geste est noble alors que vous le croyez cruel et stupide, mais il est porté par du sens et de la culture. Ce n'est pas pour rien qu'il est reconnu comme tel par des populations entières.

Christian Laborde-Vous affirmez que vous n'êtes pas dans l'arène pour détruire la bête, mais au terme de la corrida elle gît, inerte, on lui coupe les oreilles, éventuellement la queue, avant de la traîner vers la sortie. Et à côté de Goya et de

Picasso, il y a aussi des repentis, comme Michel Leiris qui, à la fin de sa vie, s'était imaginé cette épitaphe : «*Ci-gît un aficionado qui apprécie les amitiés canines après avoir aimé voir tuer spectaculairement des bovins.*»

Simon Casas-Cela ne prouve rien. J'ai moi-même des chiens que j'adore !

Christian Laborde-Vous faites semblant de ne pas comprendre. Mais passons. Que recherchaient-ils dans la corrida, les Leiris, Cocteau, Montherlant ? L'odeur du sang et de la mort. Tout se joue là-dessus dans l'arène avec, en prime, la jouissance du supplice. N'allez pas prétendre que l'animal ne souffre pas !

Simon Casas-Je ne saurais penser à sa place. Ce serait, comme disait Hemingway, être animal un peu soi-même.

Christian Laborde-Franchement, je vous laisse vos métaphores.

Simon Casas-Elles valent les vôtres... Si j'avais la conviction que le taureau souffre, je n'irais pas à la corrida. Certes, il meurt, mais son destin est des plus enviables. Il vit quatre ans alors que ses congénères disparaissent à deux ans, par paquets, dans les abattoirs. Le taureau de combat, lui, est reconnu. On sait quelle est sa lignée. Il est élevé dans les meilleurs pâturages, dans un environnement intact du point de vue écologique. Et puis il surgit un jour dans l'arène...

Christian Laborde-Heureux d'y arriver ?

Simon Casas-En tout cas, heureux jusque-là ! Les banderilles ne sont que de minuscules piqûres à l'échelle de sa masse charnelle, et dans ce combat qui lui est si naturel - *toro bravo!*-, il va gagner ce que l'humain recherche le plus : la liberté d'être en accord avec soi. C'est un acte d'une grandeur certaine. En contrepoint de cela, considérez les gradins des stades de foot où explosent la méchanceté et la vulgarité, avec des fachos et des xénophobes qui lèvent le poing ou qui tendent le bras. Notre société occidentale doit se souvenir des sociétés antiques avec une scène où se jouent les instincts, mais avec la parure de la morale et de la beauté. L'arène, c'est cela.

Christian Laborde-Faut-il vraiment que je réponde à ce festival de contrevérités et de clichés ?

Simon Casas-Votre livre est aussi un festival, mon cher ami !

Christian Laborde-A cet égard, je vous donne les oreilles et la queue ! Revenons au problème fondamental : la torture, mot qu'emploient Hugo et Zola. Un mot que vous n'admettez pas. Elle a été plus que démontrée. Le biologiste Georges Chapouthier, directeur de recherche au CNRS, a su répondre aux articles bidons prétendant que les endorphines libérées par le cerveau du taureau pour cause de stress l'anesthésiaient. Dormez, bonnes gens, les beuglements de la bête martyrisée sont des éclats de rire ! Et s'il tire une langue gonflée, c'est pour se moquer du torero ! Mais aux banderilles, à l'hémorragie causée par les piques - quand elles n'atteignent pas la moelle épinière -, à l'*afeitado*, cette ignoble pratique du sciage des cornes, s'ajoutent les tricheries chimiques évoquées par Marc Roumengou dans son ouvrage *Blessures et mort des taureaux de combat. Anatomie, traumatologie*.

Simon Casas-Je récusé ce personnage. Il n'a aucune compétence en matière de tauromachie.

Christian Laborde-Ancien alguazil des arènes du Soleil d'or, à Toulouse, il nous parle des neuroplégiques et autres substances que l'on injecte au taureau.

Simon Casas-C'est absolument faux ! Rien ne serait plus dangereux pour le torero que de se retrouver face à un animal drogué qui ne maîtriserait pas son corps et encore moins sa trajectoire. Cette histoire ne vaut que pour quelques activistes délirants. Et si vous persistez publiquement dans ces accusations, je me verrai dans l'obligation de vous traduire en justice, au pénal, en ma qualité d'organisateur de corridas.

Christian Laborde-Eh oui ! Le business...

Simon Casas-Non. Il y a la dimension mythique et romantique.

Christian Laborde-Le business romantique du sang du taureau versé dans l'arène.

Simon Casas-La qualité d'un homme ne se mesure pas à son plaisir ou non pour la corrida. Un jour, dans les années sombres, Franco en a organisé une pour Goebbels, lequel a eu la larme à l'œil et est parti au premier taureau. Il ne supportait pas !

Christian Laborde-Et il y a même des aficionados honnêtes : c'est ainsi que Montherlant parle de la muflerie de la tauromachie et que Charles Dantzig reconnaît dans cette trouble passion un goût assumé pour la cruauté !

Simon Casas-Et, pour être honnête vous-même jusqu'au bout, vous savez que je ne suis pas un salaud.

* * *

* *